

Pourquoi osai-je remettre au lendemain ?
Je ne sais ! Une conviction intime me disait d'espérer. Et puis je me souvenais d'avoir promis au malade de l'aider dans son désir qui était de communier le même jour que son fils.

Mais n'était-ce pas tenter Dieu ?
Je me retirai donc bien tourmenté, mais plein de confiance : à la crainte sérieuse d'exposer une âme, bien préparée, à la privation du Viatique divin, s'opposait hautement la bonté de Dieu dont il eût été coupable de se délier.

Le médecin me croisa dans l'escalier ; j'attendis au retour. Ses paroles ne furent pas de nature à me rassurer :

— Je ne réponds de rien cette nuit, dit-il.
Henri, avec une foi admirable, partageait mon sentiment. Toutefois, je lui recommandai de ne pas hésiter à m'appeler, pendant la nuit, si le malade devenait plus oppressé.

Enfin le jour de la première communion se leva, radieux, comme doit l'être ce jour-là.
Ma première pensée fut de remercier Dieu de son insondable miséricorde.

Bientôt notre Henri, le sourire de l'innocence et du bonheur sur les lèvres, beau, dans ses habits de communiant, comme un des chérubins qui entourent le trône de l'Éternel, s'avança :

— Papa va mieux, monsieur l'abbé, il vous attend !
Cette parole mit dans mon cœur tout le calme nécessaire.

La belle cérémonie de la première communion fut plus touchante encore cette année que les précédentes : les larmes tombaient de tous les yeux, et mieux que les plus éloquents paroles, elles exprimaient ces joies du cœur que le Dieu caché apporte aux enfants, et par les enfants aux parents !

Henri s'était approché de la Table sainte, la tête inclinée, les yeux baissés, les mains jointes. Qu'il était recueilli ! Comme il priait avec ardeur ! Et quand, portant dans sa poitrine son Dieu, son vrai Père, son Tout, il fut revenu à sa place, là, à genoux, à travers ses paupières fermées, une larme perla ! C'était pour vous, père bien-aimé, pauvre malade, qu'elle coulait.

La messe était finie.
Pendant que M. le curé, tout ému du spectacle de la piété de ces nombreux communiants, donnait les derniers conseils, je m'éloignai.

Bientôt, emportant sans bruit et sans éclat le Maître du ciel et de la terre, je me dirigeai rapidement vers cette demeure où Notre-Seigneur était appelé, par des vœux si ardents. Une table, préparée par les soins de la pieuse voisine, recouverte d'un linge blanc, ornée d'un crucifix en ivoire, et éclairée par deux cierges bénits, attendait le *Dépot sacré*.

Le malade, tout à fait maître de lui, demanda un moment de confidence.

En présence de Notre-Seigneur Jésus-Christ, il se confessa de nouveau, avec les sentiments de la plus vive contrition, et reçut une seconde fois le pardon de l'absolution.

Le prêtre commença les prières...

Soudain la porte s'ouvre, Henri, tout rayonnant se précipite vers son père... Mais la vue de l'Eucharistie arrête son élan ; il tombe à genoux : il adore profondément ce même Dieu qu'il a reçu, qui fait battre son cœur, et prêtant son concours au ministère du prêtre, il répond, de sa voix douce, l'*Amen* du *Confiteor*.

Et quand le prêtre presenta l'Hostie sainte à son père, en disant :

— "Que le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ garde votre âme pour la vie éternelle," il s'inclina avec respect, et n'interrompit point le silence solennel qui suit cette grande action.

— "Le Dieu incarné s'incorpore à l'homme, dit l'Eglise, et lui communique un moment sa vie divine..."

Enfin le malade sortit de son recueillement, et se tournant :

— Henri, dit-il, embrasse-moi !

L'enfant s'élança dans ses bras amaigris, ne pouvant que répéter entre ses sanglots :

— Mon père !... mon bon père ! que le *Bon Dieu* est bon !... Et leurs larmes se confondaient dans cette pieuse étreinte !...

— Henri, murmura le mourant, que le Dieu de ta première communion te bénisse !... Qu'il te garde toujours comme aujourd'hui !... bon, sage, pieux !... Qu'il te garde... loin des méchants !... Aime-le bien, aime-le toujours, mon Henri !... Maintenant, je puis m'en aller... Lui, te servira de père !... Mais, enfant, une dernière parole !... je te donne rendez-vous au ciel !...

Cette bénédiction paternelle a produit tous ses effets :

Henri a dit au monde un adieu éternel : aujourd'hui, lévite du sanctuaire, il n'aspire qu'à l'honneur d'être un jour, le prêtre du Dieu de sa première communion.

Les triomphes de Jésus. Récits intimes sur la 1ère communion par l'abbé DELMAS.

1 vol. in-12..... Prix : 63 cts

LE LIVRE D'OR

OU

L'HUMILITÉ EN PRATIQUE

POUR CONDUIRE

à la perfection chrétienne utile à tous les fidèles

In-32 de 128 pages..... Prix : 10c.

Petit livre..... mais d'or.

Vient de paraître :

—:—

I.

LE PRÊTRE

d'après l'Écriture sainte, les saints Pères et les docteurs de l'Église

PAR

D. A. DeMOLINA, Chartreux

2 vol. in-12 de 448, 480 pages. (Repoaché.)
Prix franco : \$1.75

—

II.

LA CHARITÉ et L'APOLOGETIQUE

AU

XIX^e SIÈCLE

Etudes critiques et portraits contemporains

PAR

Le R. P. FONTAINE

de la Compagnie de Jésus

1 vol. in-12 de XXIV-371 pages.....
Prix franco : 88c.

—

III.

SUPPLÉMENT AUX VIES DES SAINTS

ET SPÉCIALEMENT AUX

PETITS BOLLANDISTES

d'après les documents hagiographiques les plus authentiques et les plus récents

PAR

Le R. P. DOM PAUL PIOLIN

Bénédictin de la Congrégation de France.

3 vol. grd. in-8 de 703, 676, 652 pages.
Prix franco : \$6.25

—

IV.

LES

ILLUSTRATIONS CANADIENNES

PREMIÈRE SÉRIE : 1494-1676.

PAR

P. DUPUY

Auteur de "Villemarie."

PRÉCÉDÉES D'UNE LETTRE DE M. L'ABBÉ

H. A. VERREAU, PRINCIPAL DE L'ÉCOLE NORMALE JACQUES-CARTIER.

Un volume in-8 de 247 pages.
Prix franco : 50c.

La toile est levée ! Cette première série des *Illustrations canadiennes* met en scène et fait passer sous nos yeux les principales figures historiques de l'histoire du Canada : JACQUES CARTIER, SAMUEL DE CHAMPLAIN, le Père JEAN DE BRÉBEUF, MARIE MADELEINE DE LA PELTRIE, Mlle MANCE, PAUL DE CHOMEDEY, sieur de MAISONNEUVE, le major LAMBERT CLOSSE, MM. J. LE MAITRE et G. VIGNAL.

D'autres personnages bien chers aux Canadiens, auront bientôt leur tour. Nous relierons connaissance avec eux tous en temps et lieu. Ne ménageons ni nos applaudissements ni notre admiration à ces illustrations canadiennes. Ce ne sont pas de vulgaires saltimbanques, comme on en voit souvent, même dans de gros livres, mais ce sont tous des héros du meilleur aloi : des héros chrétiens.

Voilà une bonne occasion pour la jeu-

nesse de nos villes et de nos campagnes de faire la connaissance des hommes de notre sublime histoire. Il serait temps pour eux de laisser un peu de côté les *Ladèbauche* et leurs *Violons* plus ou moins faux, pour s'instruire, s'aguerrir et se faire hommes au contact de nos héros. Les enseignements qui découleraient de la lecture de leurs hauts faits seraient autrement fructueux et profitables que la lecture de... (l'allusion suffit).

Donnons maintenant la préface de l'ouvrage en question. Elle dira mieux que nous ce que sont les *Illustrations canadiennes* :

PRÉFACE.

L'histoire de notre pays, quoiqu'il soit encore bien jeune, abonde en actions héroïques, en actes de charité et d'abnégation, en traits de vertu et de dévouement, en travaux d'apôtres et même en martyres. Et il devait en être ainsi, car les premiers Français, prêtres ou religieux, capitaines ou soldats, ouvriers ou laboureurs, sœurs, grandes dames, femmes des plus humbles conditions qui vinrent sur les rives du majestueux St-Laurent, poussés non par l'esprit du luxe et de la conquête, mais par le pieux dessein d'évangéliser les sauvages idolâtres et de les gagner à Dieu, se consacrèrent tout entiers à cette œuvre et devinrent par cela même les serviteurs de Dieu. Ils se firent les serviteurs du divin Maître qui nous avertis que son service serait une lutte ; il nous a dit : "Ne pensez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre ; je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive." (Matt. x, 34.)

Serviteurs de Dieu, ils eurent donc à subir le glaive de la séparation d'avec tous ceux qui leur étaient chers ; "car, dit encore le Sauveur, je suis venu séparer le fils d'avec le père, la fille d'avec la mère, et la belle-fille d'avec la belle-mère. Et ainsi l'homme qui voudra me suivre aura pour ennemis ceux de sa propre famille." (Matt. x, 35, 36.) Et plus tard à un homme qui lui demandait la permission d'aller ensevelir les morts, avant de le suivre, il répondit : "Laissez les morts ensevelir leurs morts ; mais pour vous allez et annoncez le royaume de Dieu." (Luc IX, 59, 60.)

Ce glaive de la séparation qui fit éprouver à nos ancêtres de si cruels déchirements, avait fait de même, dès le commencement, en Galilée, en Judée, à Nazareth, à Béthanie, à Jérusalem. De chaque ville, de chaque synagogue, de chaque famille, de chaque maison furent appelés tantôt l'un, tantôt l'autre, le frère ou la sœur, le fils ou la fille, la femme ou le mari. L'appel était divin, et l'obéissance inévitable. Ils partirent ; ils furent réputés méchants, apostats, insensés, traîtres aux croyances et à la religion de leurs pères, non seulement par les prêtres, les scribes, les pharisiens, mais encore par ceux qui étaient le plus près de leur cœur, par l'ami et le frère, par le père et la mère, par l'épouse et l'enfant. Et il en fut ainsi dans tout le monde. Dans la société raffinée et cultivée d'Athènes, dans Rome glorieuse et superbe, quand la lumière de la foi descendait dans le cœur, chacun devait aller, seul et sans armes, à ce combat singulier contre le monde." (Cardinal Manning.)

Serviteurs de Dieu, nos ancêtres eurent aussi à supporter toutes les souffrances, à endurer toutes les douleurs, à subir toutes les luttes qui furent toujours l'apanage de ces serviteurs. Ils eurent constamment à combattre, à lutter, ainsi que leur mère, la sainte Eglise, a toujours combattu et lutté. "Les conflits sont, en effet, l'état permanent de l'Eglise sur la terre ; car le monde est toujours en révolte contre Dieu ; il est le rival de sa souveraineté, l'usurpateur de sa puissance. L'Eglise est toujours en opposition avec le monde sur tous les points où les lois de Dieu sont violées. Par sa nature même, l'Eglise est agressive."

"Que fut la mission apostolique qui descendit de Jérusalem sur toute la terre pour la conquérir, si ce n'est une agression contre le judaïsme apostat et contre le paganisme répandu sur le monde entier ?

"Quel a été le rôle de l'Eglise et de ses pontifes pendant ce long espace de 1800 ans, si ce n'est une agression incessante, sans trêve ni repos, contre tout ce qui refuse de reconnaître la souveraineté de Dieu ?

"Depuis le commencement, les annales de l'Eglise ne sont qu'une longue histoire de luttes, toujours renaissantes, toujours renouvelées : chronique non "de paix mais du glaive." Et il doit en être ainsi, jusqu'à la fin, car l'Eglise catholique est la souveraineté de Jésus-Christ qui règne sur la terre par son vicaire et par la hiérarchie des pasteurs qui puisent en Lui leur juridiction sur le corps mystique de Jésus-Christ.

"Et de plus, quoique l'Eglise ne se soit servie d'autres armes que de la croix et de la houlette du pasteur, cette lutte a été sanglante ; le monde ayant toujours eu dans la main le glaive qui fait les martyrs. L'histoire du corps de l'Eglise est comme l'histoire de son Chef, le roi des martyrs. Le sacrifice de Jésus, lui-même, sur le calvaire, n'a pas été seulement une expiation des péchés du monde, c'a été aussi un divin martyre. Ce fut le grand témoignage pour attester la vérité. "C'est pour cela que Je suis né, que Je suis venu dans le monde, afin de rendre témoignage à la vérité." (Jean, XVIII, 37.)

Les martyrs sont nombreux dans les premiers temps de l'histoire de la Nouvelle-France ; mais combien sont plus nombreux encore ceux qui ont aspiré, avec une ardeur sans égale, à cette couronne du martyre, comme la récompense la plus enviable de leurs travaux et de leur foi. Ils voulaient le plus possible se rapprocher du Sauveur, aussi convoitaient-ils le martyre, qui est ce qui nous rend le plus semblable à notre Maître ; et être semblable à Lui dans la vie et dans la mort a toujours été le plus ardent désir de ses serviteurs.

"Tous les apôtres et leurs successeurs ont présenté au monde l'image de leur Seigneur souffrant : chacun, à son tour, aspirant de toute sa force, comme saint Paul, "à connaître Jésus-Christ, la vertu de sa résurrection, et la participation de ses souffrances, afin de devenir conforme à sa mort." (Phil. III, 10.)

"Telle fut la longue succession des pontifes qui, pendant les deux premiers siècles, ont gouverné de sur la chaire de Pierre. Tels furent aussi ces milliers d'évêques, de prêtres, de fidèles de toutes conditions : patriciens et gens du peuple, soldats et ouvriers, femmes de tout âge et de tout rang ; veuves, mères, vierges, petits enfants, dans toutes les provinces de l'empire romain, en Asie, en Afrique, en Europe, à Lyon, à Vienne, à Antioche, à Alexandrie, à Milan, à Syracuse. Le martyre fut tenu comme le don le plus précieux de la grâce. Il fut convoité, et on pria pour l'obtenir avec des larmes d'envie. Pouvoir tout sacrifier à Jésus, c'était le bonheur ; être appelé à se sacrifier pour lui, était une joie supérieure à tout. Vivre pour lui, était la félicité, mais mourir pour l'amour de Lui était le couronnement de toutes les aspirations.

"Tel a été l'inextinguible désir de la véritable Eglise de Jésus-Christ et de ses véritables serviteurs. Dans chaque siècle, et dans chaque pays, cet amour ardent du martyre a brillé et la couronne du martyre a été constamment conquise." (Cardinal Manning.)

Nous ne devons donc pas être surpris que parmi nos aïeux, venus en ce pays pour l'évangéliser, pour y apporter le zèle de l'apôtre et les vertus des confesseurs de la foi ; pour y combattre et y lutter afin d'y faire triompher leur Dieu, plusieurs en aient reçu la suprême récompense, pour laquelle un si grand nombre se dépensaient en actes de charité, en actions héroïques, en prières ardentes.

Raconter les martyres qui illustrent les commencements de notre histoire, nous paraît une chose opportune, bien que notre époque soit calme et que la persécution semble bien éloignée de nous. A parler du martyre comme d'une chose possible en ce siècle, et à parler des aspirations des martyrs comme d'une grâce que nous devons rechercher et chérir, on s'expose au reproche de s'occuper de choses surannées et abstraites et dont le retour est impossible.

Et cependant, ainsi que le dit encore Son Eminence le cardinal Manning, dans ces temps-ci, "il est très opportun de remettre dans l'esprit que l'époque des martyrs n'est pas encore passée ; qu'elle est continue ; que le conflit est sans fin ; que ce n'est pas la paix mais le glaive qui est le lot éternel de l'Eglise. Le seizième, le dix-septième, le dix-huitième, le